

Par le producteur de
LOUP et du **DERNIER TRAPPEUR**

MC4 présente

BONOBOS

Un film de
ALAIN TIXIER

AVEC LA VOIX DE
**SANDRINE
BONNAIRE**

affiche 2011 © G. Bonnaire / D. Bonhomme / The Great Escape

Partez à l'aventure au pays des bonobos

Adapté d'une idée originale de Claudine André

MUSIQUE ORIGINALE DE JEAN-BAPTISTE SARANI ANIMÉES SON DE SANDRINE BONNAIRE ET SIMONNE CLÉMENT SCÉNARIO ALAIN TIXIER PHILIPPE CALBON GUILLAUME VINCENT TOUTY ALAIN TIXIER DOMINIQUE NUGÈS
COLLAJES ENVOI MIKE PRINCE ALBERTO DANIEL CHAPARD ET CHRISTIAN GAUME SON (CHRISTIAN CHAUMON) MICHEL CALLU FREDERICK WELLES-KOENIG DUPONCEAU CHAVANNI PROPRIÉTAIRES DE PRODUCTION BOYOT SCHNEFET
CAROLINE WARET PRODUCTEUR JEAN-PIERRE GALLY UNE PRODUCTION MC4 / SNO AVEC LA PARTICIPATION DE TPS STAR ET DU CENTRE NATIONAL DU CHEVAL ET DE L'ÉQUINE ANIMÉE EN PARTENARIAT AVEC BONOBOS JEANIS



SNO

GROUPE M6

MC4 production & SND
présentent

BONOBOS

UN FILM DE
ALAIN TIXIER
PRODUIT PAR
JEAN-PIERRE BAILLY

SORTIE NATIONALE
LE 30 MARS 2011

Durée : 90 min

Dossier de presse et photos téléchargeables sur
www.snd-films.com

DISTRIBUTION :
SND
89, avenue Charles-de-Gaulle
92575 Neuilly-sur-Seine Cedex
Tél. : 01 41 92 66 66
Fax : 01 41 92 62 95

RELATIONS PRESSE :
Delphine Olivier
48, rue de Laborde
75008 Paris
Tél. : 01 53 57 37 21
Email : delphine.olivier5@wanadoo.fr

SYNOPSIS

Le producteur de LOUP et du DERNIER TRAPPEUR nous conte l'histoire vraie et émouvante de Béni, un adorable petit bonobo et de son retour à la vie sauvage. A travers l'histoire de Beni, on découvre une espèce d'une intelligence rare mais menacée, ainsi que le combat admirable de Claudine André pour la protéger. Bonobos est une aventure à vivre en famille qui ravira petits et grands.

Il était une fois au cœur du Congo une espèce de grands singes que l'on ne trouve nulle part ailleurs, les bonobos. Plus intelligents, plus farceurs, plus fascinants que tous les autres singes, ils sont pourtant en voie de disparition.

Claudine André, qui consacre sa vie à leur défense, a ouvert une réserve unique au monde. Elle va y accueillir Béni, un petit bonobo capturé par les hommes, qui va réapprendre la vie en communauté et se préparer à affronter les dangers de la jungle.

LES BONOBOS

QUELQUES REPÈRES POUR MIEUX LES DÉCOUVRIR

La découverte de cette espèce a fait l'effet d'une bombe dans l'univers feutré de la zoologie. On l'a d'abord pris pour un petit chimpanzé, avant de découvrir tout ce qui fait sa particularité et son intérêt pour notre propre histoire.

Le bonobo (*Pan paniscus*) est le quatrième grand singe, avec les gorilles, les chimpanzés et les orangs-outangs. Chimpanzés et bonobos se ressemblent beaucoup, mais si vous les observez avec attention, vous noterez que les bonobos sont un peu plus petits et plus sveltes, qu'ils ont les lèvres roses, la face noire, et de longs cheveux noirs bien séparés par une raie au milieu. Un bonobo adulte peut mesurer jusqu'à 1 mètre et plus, peser jusqu'à 35 kilos pour les femelles et 45 kilos pour les mâles, et peut vivre jusqu'à 60 ans. La durée de la gestation est de presque 8 mois. Le bonobo est génétiquement le plus proche de nous - 98,7 % de gènes communs ! - mais c'est encore plus vrai de son comportement.

On ne trouve le bonobo qu'en République Démocratique du Congo, où il vit au plus profond de la forêt du bassin du Congo, dans une zone de forêt marécageuse située entre le fleuve Congo au nord et les rivières Kasai et Sankuru au sud.

Le bassin du Congo abrite la deuxième forêt tropicale humide de la planète. Grande comme cinq fois la France, la RDC compte environ 86 millions d'hectares de forêt équatoriale, soit la moitié de son territoire. Elle abrite une biodiversité importante, avec des espèces de faune et de flore rares et des plus diversifiées - gorilles, éléphants des forêts, okapis et bonobos figurent parmi les espèces les plus emblématiques. Cette forêt est partiellement classée au patrimoine de l'UNESCO et joue un rôle essentiel dans l'équilibre de la planète.

Les bonobos sont victimes du trafic de viande de brousse. Les pièges peuvent infliger des blessures graves. Notre plus proche cousin est en danger d'extinction. Si sa population était estimée à environ 100 000 individus dans les années 1980, les sources les plus sérieuses n'en dénombrent désormais plus que 5 000 à 15 000 aujourd'hui.

Le biotope des bonobos, forêt longtemps inaccessible, est maintenant menacé par le braconnage et la déforestation, un danger encore aggravé par plus de 10 ans de conflits violents et meurtriers. Les déplacements de population fuyant les combats ou à la recherche de quoi survivre ont vaincu les tabous ancestraux protégeant les bonobos, tandis que la présence de soldats armés et souvent impayés a favorisé la recrudescence de la chasse et du trafic d'espèces protégées...

Bien que protégé par les lois congolaises et par la Convention de Washington (CITES), le bonobo est pourtant toujours victime du trafic de viande de brousse et des braconniers. Lorsque la maman est tuée pour sa viande, le bébé orphelin est vendu sur les marchés et dans les rues de Kinshasa comme animal de compagnie. Lola ya Bonobo est alors souvent sa seule chance. Avec la paix récemment restaurée, il est plus que jamais temps d'agir pour la survie de l'espèce.

RENCONTRE AVEC **CLAUDINE ANDRÉ** CRÉATRICE ET DIRECTRICE DU SANCTUAIRE **LOLA YA BONOBO**

Claudine André a vécu au Congo toute sa vie, mais rien ne l'avait préparée à son rôle de protectrice des bonobos. Passionnée d'ethnographie et de photographie, elle mène d'abord une vie d'aventure, sillonnant le pays à la rencontre de ses plus somptueux paysages et de son peuple, et se lançant dans l'ascension des volcans Virunga. Elle entame ensuite une autre aventure, en s'occupant de ses cinq enfants. C'est alors qu'éclate la guerre civile. Marquée par la tragédie du zoo de Kinshasa, Claudine découvre les bonobos, leur fabuleuse histoire et leur détresse. Fondatrice de Lola ya Bonobo, elle travaille désormais inlassablement à l'éducation des populations congolaises pour leur faire découvrir, aimer et respecter les bonobos, ces êtres si proches de l'homme qui sont un héritage unique propre à la République Démocratique du Congo. La réputation de Claudine s'étend bien au-delà des frontières du pays. En 2006, elle a reçu en Belgique le Prix Prince Laurent pour l'Environnement et en France, l'Ordre National du Mérite. Infatigable, elle multiplie les conférences à travers le monde pour faire connaître les bonobos et alerter l'opinion publique afin d'éviter la disparition de l'espèce.

Il y a plus de vingt ans, vous avez radicalement changé de vie pour vous consacrer à la préservation des bonobos. Vous souvenez-vous du moment où vous avez pris cette décision ?

Rien ne m'avait préparée à cela. Je ne suis ni zoologiste ni biologiste. Le fait que mon père ait été vétérinaire explique sans doute ma proximité avec les animaux. Au moment des grandes émeutes qui ont ensanglanté Kinshasa, alors que nous errions tous dans la ville pour voir ce qu'il en restait, quelqu'un m'a fait part de la situation du zoo. J'ai poussé la porte et ma vie a basculé. Peut-être avais-je une dette de bonheur envers cette ville où j'avais passé toute

ma vie ? C'était un moyen d'agir comme un autre. Très vite, le 9 décembre 1993, un marchand est venu déposer un petit bonobo quasiment mourant pour lequel il n'avait évidemment pas d'acheteur. Avec une amie, restée dans le pays elle aussi parce qu'elle travaillait à l'hôpital de Kinshasa, nous l'avons sauvé. L'attitude et le regard de ce petit bonobo et l'arrivée d'un deuxième, puis d'un troisième, m'ont incitée à commencer à chercher des renseignements sur cette espèce que je ne connaissais pas.

Le directeur du zoo m'a tout de suite mise en garde en me prévenant que m'attacher était inutile puisque d'après son expérience, cet animal mourait toujours en captivité en RDC. Avec le sauvetage du zoo, celui des bonobos est devenu mon deuxième challenge. Même si les bonobos mouraient toujours en captivité, celui-ci vivrait ! Je l'ai baptisé du nom d'un volcan congolais dont j'avais fait l'ascension pourtant interdite. Il s'appelait Mikeno. Depuis, tous ont porté des noms de lieux de ce pays.

C'est le regard particulier des bonobos qui vous a fait réagir à leur sort ?

Je ne sais pas vraiment expliquer ma réaction, mais il y a chez les bonobos quelque chose dont je me sens proche : j'obtiens le plus souvent ce que je souhaite, mais rarement par l'affrontement. J'aime cette façon d'utiliser la diplomatie. Dans l'attitude des bonobos, dans leur comportement, il y a une perpétuelle recherche de négociation. Comme eux, je déteste les affrontements, je ne me mets jamais en colère et je cherche une solution négociée. C'est là qu'il est passionnant d'observer tout ce qu'ils ont à nous apprendre. Ce trait de caractère et la tendresse qui émane de cet animal m'ont sans doute touchée et motivée. Certains peuvent toujours essayer d'expliquer mon comportement par un désir de maternité, mais ayant moi-même cinq enfants et huit petits-enfants, j'étais déjà comblée !

Lorsque vous avez recueilli votre premier bonobo, vous n'imaginiez pas que les choses prendraient une telle ampleur. Comment en êtes-vous arrivée à créer un sanctuaire ?

Le pays est immédiatement entré en période de guerre. Même si ce n'est pas le sujet direct, le sort des bonobos est lié au contexte politique du pays. Lorsque je m'efforçais de nourrir les pensionnaires du zoo en fouillant les poubelles des

deux derniers hôtels et de l'unique magasin resté ouvert, je suis devenue la plus grande mendicante de la ville et cela m'a valu quelques rencontres. Des gens qui passaient, comme ceux de la World Society for the Protection of Animals (WSPA) qui venaient de temps en temps voir l'état de délabrement de ce zoo, ont un jour découvert les cages réparées. J'ai donc entamé une espèce de partenariat avec des gens qui me testaient, peut-être pour voir si, comme beaucoup, je n'allais pas me lasser et abandonner. J'ai rencontré Karl Ammann, un grand activiste contre le trafic de viande de brousse, qui m'a encouragée à créer un sanctuaire. Il m'a dit qu'il existait à travers l'Afrique Centrale, des hommes et des femmes qui avaient à peu près mon histoire et qui commençaient à en créer. La WSPA m'a aidée à avoir mon premier enclos électrique alors que la guerre de libération entre le Nord et le Sud battait son plein.

Vous avez depuis réussi à structurer un domaine bien plus grand...

À la fin de la guerre en 2001, j'ai trouvé un espace boisé de trente-cinq hectares qui est devenu Lola ya Bonobo - « le paradis des bonobos », un endroit où il n'y aura plus jamais ni faim, ni peur, ni soif. C'est une des mamans de substitution qui a prononcé ce nom alors qu'elle tenait dans les bras un bébé à qui on avait coupé de nombreux doigts pour en faire des grigris. Elle lui a simplement dit : « Tu es arrivé à Lola » - ton paradis - et le nom est resté.

Dès le départ, vous avez aussi décidé d'orienter votre action vers les enfants...

Je m'étais rendu compte que les banazoos, ces enfants de la rue qui vivaient dans le zoo, avaient perdu à notre contact ce manque d'éducation, et leur agressivité à l'égard des animaux. On ne leur avait jamais appris à aimer les animaux, empêchant donc tout moyen de les protéger. Après trois ou quatre semaines dans le zoo, ces banazoos me suivaient partout en me posant des millions de questions. Ils m'appelaient « Maman-jardin ». C'est là que j'ai trouvé le slogan de mon association, « La conservation commence par l'éducation ». Très vite, j'ai commencé à faire venir les enfants, à mettre une vieille télé dans un coin. L'ambassadeur américain de l'époque, devenu par la suite représentant spécial des États-Unis, m'a offert un espace dans l'école américaine qui avait cessé son activité, et m'a encouragée. Notre sanctuaire est ainsi devenu le premier des bonobos, et nous recevions déjà dix mille enfants par an.

Comment avez-vous réagi lorsque la guerre est revenue ?

Beaucoup de militaires ont envahi le biotope des bonobos, délimité par le fleuve Congo et la rivière Kasai. Je me suis très vite rendu compte qu'il me fallait impliquer le ministère de l'Environnement, informer que Lola ya Bonobo était un espace où il était possible de placer les animaux confisqués et d'appliquer ainsi la loi. Au-delà des préjugés, il fallait faire savoir que nous étions bénévoles et que nous nous démenions pour faire connaître le plus possible cette espèce. Nous avons trouvé des appuis, j'ai multiplié les conférences et les interventions partout dans le monde pour lever les fonds nécessaires au fonctionnement du sanctuaire.

Paradoxalement, le bonobo a gagné ses lettres de noblesse pendant une période où il était encore méconnu et plus que jamais menacé d'une disparition discrète. À cette époque, j'étais seule sur le terrain associatif, les gens n'avaient rien à faire et les écoles rien à montrer. J'ai utilisé ce créneau pour focaliser l'intérêt des Congolais sur une meilleure connaissance de l'espèce.

Vous avez été la première à organiser la réintroduction de vos pensionnaires dans leur milieu naturel...

J'ai toujours eu cette étape dans mon cœur, mais j'ai vu le Congo vivre dans la guerre pendant presque quinze ans, avec l'insécurité, le vide absolu en dehors de la capitale, et je me disais que relâcher les bonobos revenait à les envoyer à la mort.

En 2000, nous avons créé la Pan African Sanctuary Alliance (PASA), une alliance des dix-huit sanctuaires panafricains. Nous avons pu nous rendre compte que nous faisons tous le même travail, presque de la même façon, et cette alliance nous a permis d'avancer au niveau du management, de l'éducation, de la santé surtout, car nous sommes maintenant entourés d'experts des grands singes. En 2005, nous étions proches de la saturation, surtout pour les chimpanzés. Nous avons donc dû prendre une décision drastique. Construire un sanctuaire coûte cher et symbolise toujours une forme de captivité auprès des donateurs, même si nous faisons un énorme travail de sensibilisation, de lobbying auprès de nos autorités nationales. Nous n'avions donc le choix qu'entre l'euthanasie ou la réintroduction. Nous nous sommes réunis pour une conférence avec tous les experts de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) afin d'attirer l'attention sur le fait que les divers programmes contre le trafic

de viande de brousse ne fonctionnaient pas. On a beau dépenser des millions de dollars, donner des alternatives aux populations locales, elles font toujours le double business. On se bat contre la culture, la demande, la pauvreté, la facilité du trafic. Il a alors été décidé d'aider les sanctuaires à réintroduire leurs animaux. Les lignes directrices de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature en matière de réintroduction ont été terriblement renforcées et nous sommes soumis à une préparation et un suivi extrêmement scientifiques. Il y a un an et demi, nous avons donc procédé au premier relâcher mondial de bonobos. Le deuxième aura lieu le 13 février 2011.

Votre sanctuaire propose aussi un volet d'observation et de travaux d'études scientifiques. Pouvez-vous nous expliquer cela ?

Le bonobo supporte particulièrement mal la captivité, et l'observer dans son milieu quasi naturel est beaucoup plus intéressant. Dans ces grands enclos de forêt de treize à quinze hectares, les groupes évoluent dans un espace presque équivalent à celui de leur forêt d'origine. Les primatologues l'ont très vite compris. J'ai donc commencé à établir des accords avec des universités comme Harvard, Duke, St Andrews, Kyoto ou l'Institut Max Planck, qui envoient des étudiants. Cela donne ainsi une dynamique aux étudiants congolais, qui s'intéressent du coup à l'éthologie et la biologie.

On savait peu de choses sur les bonobos. J'ai été approchée par différentes sections de la science, l'éthologie, l'anthropologie ou l'étude de l'intelligence dans les universités. Des étudiants s'occupent aussi d'enregistrer leurs vocalises pour essayer de comprendre leur langage. Lorsque j'arrive à Lola ya Bonobo, les bonobos savent vraiment que c'est moi qui arrive et pas un groupe de visiteurs, car ils ont une vocalise très aiguë et un peu longue propre à ma présence. Lors d'une étude, l'université de St Andrews en Écosse a prouvé qu'un de nos bonobos possède une vocalise précise pour « banane ». Mais ils n'ont pas réussi à différencier « banane » de « c'est vraiment ce que je préfère ».

Le professeur Brian Hare est venu faire une étude comparative entre les chimpanzés et les bonobos. A l'époque, il travaillait pour l'Institut Max Planck et faisait des observations au zoo de Leipzig. Il a réalisé des tests avec les enfants. Ceux-ci ont obtenu 5 sur 10 pour tous les tests demandés. Les chimpanzés et les bonobos avaient 0. Il s'est rendu compte que les zoos et la captivité n'étaient pas le meilleur endroit ni la bonne façon d'étudier et de comparer l'intelligence des grands singes. Il a donc commencé à faire le même travail

dans un sanctuaire pour les chimpanzés et m'a demandé s'il pouvait venir à Lola ya Bonobo, là où Béni a obtenu 9 sur 10 ! C'est pour cette raison qu'il est devenu un peu notre mascotte, qu'il figure sur le logo de Lola et qu'on a utilisé son nom pour le film.

Êtes-vous plus optimiste aujourd'hui quant à l'avenir des bonobos ?

Même si des élans positifs sont là, même si certaines organisations et les gouvernants s'investissent plus, je constate que sur le terrain, les choses ne changent pas beaucoup. On arrive à faire évoluer les mentalités à force de sensibilisation, mais c'est un travail de fourmi et rien n'est gagné. Dans un territoire de vingt mille hectares, nous avons remis un groupe de bonobos en liberté. Mais ces animaux sont en sursis et il est absolument nécessaire que la population riveraine comprenne notre travail et collabore avec nous, s'engage à être la gardienne des bonobos, en les considérant comme autre chose que de la viande. Sinon le relâcher ne sert strictement à rien. La paix a-t-elle arrangé les problèmes des tueries ? Non. La démilitarisation du Congo a-t-elle entraîné un changement ? Non. Notre sanctuaire est en bout de la chaîne du trafic de viande de brousse, et le nombre d'arrivées d'orphelins reste le reflet de la réalité. Quand on en reçoit trois ou dix, c'est une progression algébrique malgré la paix, due simplement au retour des bateaux dans les zones de l'habitat du bonobo. La solution à long terme, c'est la volonté politique des dirigeants, le renforcement de la loi, mais c'est surtout la sensibilisation et l'éducation. Aujourd'hui, c'est actuellement mon espoir. Il ne faut pas trop compter sur les adultes. Je compte sur les enfants qui seront les décideurs de demain. Nous recevons aujourd'hui trente mille enfants chaque année, on leur explique, on essaie de leur donner une certaine fierté nationale, on titille un peu leur fibre nationaliste - car ce sont des enfants de la guerre - en leur disant que le bonobo est 100 % congolais.

Suis-je optimiste ? J'y suis obligée, mais j'ai l'impression de retenir un barrage avec mes mains et qu'un jour, les humains seront tellement nombreux qu'ils auront envahi la terre entière. Qui sait ? Peut-être alors viendra-t-on dans les sanctuaires voir les derniers grands singes encore libres.

Que représente le film BONOBOS pour vous ?

Le tournage avec Alain Tixier a été un bonheur. C'est sans doute la seule fois où j'aurai l'occasion de participer à un projet de ce type et humainement, tout s'est remarquablement passé.

Ce film est un des moyens d'agir et d'informer. J'espère qu'il m'aidera à expliquer et à sensibiliser. Je voudrais aussi que les médias français réalisent que c'est le seul grand singe francophone ! Je me suis beaucoup battue pour que mon projet soit appuyé par l'Union Européenne, mais elle n'a pas trouvé l'argent ! Et maintenant, mon projet de relâcher est soutenu par le gouvernement américain, des zoos américains et des fondations américaines ! C'est dommage. En France, Total, lors de l'achat de mon site, m'a donné un sérieux coup de pouce, et l'Agence française de Développement m'a bien aidée pour notre installation à Lola ya Bonobo. Depuis des années, la Fondation Brigitte Bardot nous soutient pour la nourriture des bonobos, et d'autres associations françaises (30 Millions d'Amis, SECAS, SPA) sont souvent venues à la rescousse ! Sans oublier les membres de notre association Les Amis des Bonobos en Europe (ABE). J'espère que le film fera découvrir les bonobos et notre action et donnera envie aux gens de nous aider.

Que peut-on faire pour vous aider concrètement ?

Bien que belge, j'ai choisi de fonder en France l'association française Amis des Bonobos en Europe, que l'on peut trouver sur le site lodayabonobo.org. Nous aider, c'est nous faire confiance. Je travaille sans salaire depuis dix-sept ans et tous les membres de l'association sont bénévoles. Tout l'argent qui nous est confié va donc aux actions de conservation des bonobos et au fonctionnement de nos projets. Nous sommes transparents. Je l'ai toujours été.

Avec le recul, dans ce parcours atypique, quelle est votre plus grande satisfaction ?

Je crois que, grâce à cette aventure, les bonobos sont maintenant mieux connus. Connus dans leur pays - en partie seulement, mais surtout dans l'habitat du bonobo -, nous sommes tout le temps sur nos pirogues avec nos éducateurs. Lola ya Bonobo est devenu une fierté à Kinshasa. Tous ceux qui visitent la ville nous rendent visite. Les autorités congolaises sont fières de cet endroit.

Plus personnellement, les bonobos ont transformé ma vie. Dès le début de cette aventure, beaucoup de futilités sont sorties de ma vie. Je me suis débarrassée de l'inutile. Les bonobos m'ont obligée à me démener, à m'adapter, mais ils m'ont aussi apporté une grande sérénité, une vraie paix. J'ai donné une part de ma vie pour eux et je ne pourrai jamais le regretter. J'ai trouvé un but, parmi les autres, mais celui-là avait un regard et beaucoup de tendresse.

RENCONTRE AVEC **ALAIN TIXIER** SCÉNARISTE ET RÉALISATEUR

En plus de trente ans de carrière, Alain Tixier s'est imposé comme un des meilleurs spécialistes du documentaire. Partout sur la Terre, il a notamment réalisé les « Carnets de l'aventure », de nombreux épisodes d'« Ushuaïa, le magazine de l'extrême », « Opération Okavango » et « Ushuaïa Nature » avec Nicolas Hulot. Parallèlement aux multiples films d'expéditions, d'exploits sportifs ou aux documentaires scientifiques et animaliers qui lui ont valu plus de quinze prix majeurs, il a également réalisé des documentaires sur les vols habités franco-russes et sur de nombreux aspects de l'activité aérienne ou spatiale. Plus récemment, on lui doit le document « Paludisme, le serial killer » pour Arte et « Sommes-nous seuls dans l'univers ? ». BONOBOS marque sa première réalisation pour le cinéma.

Comment ce projet est-il né ?

Je suis et j'ai toujours été cinéophile. L'envie d'évoluer vers le cinéma est en moi depuis longtemps mais il fallait trouver le bon projet. BONOBOS est né d'une conjonction. En 2005, j'ai réalisé une émission d'« Ushuaïa Nature » intitulée « Retour vers la planète des singes » et il nous paraissait impossible de ne pas y aborder le cas des bonobos, la dernière espèce de grands singes identifiée une vingtaine d'années auparavant. C'est à cette occasion que je suis allé tourner au Congo, dans le sanctuaire de Claudine André. Nous nous sommes tout de suite très bien entendus et j'ai découvert son incroyable parcours. Au-delà du respect et de l'admiration que j'ai pour son action, la rencontre avec les bonobos a aussi été déterminante. Croiser leur regard vous donne vraiment l'impression de faire un bond dans notre pré-humanité. Les bonobos ont des expressions, des attitudes qui rappellent les nôtres de façon troublante. Je me suis dit que ces êtres pouvaient devenir les personnages d'une histoire qui pourrait captiver et toucher le public.

Comment avez-vous défini la limite entre le documentaire et la fiction ?

Je crois pouvoir dire que j'ai une certaine expérience du documentaire et rapidement, j'ai voulu dépasser les limites du genre pour raconter une véritable histoire. Il s'agissait pour moi d'emmener le spectateur dans une aventure qui, tout en lui faisant découvrir des choses réelles, raconterait un parcours. Mon envie s'est encore accentuée lorsque j'ai découvert d'autres histoires de bonobos, comme celle de Kanzy, un spécimen assez incroyable, qui travaillait au laboratoire de l'université d'Atlanta avec une primatologue réputée. Cette chercheuse avait commencé à travailler avec la mère de ce bonobo et elle poursuit avec le fils, âgé aujourd'hui d'une trentaine d'années. Kanzy comprend trois mille mots d'anglais et répond par l'intermédiaire d'un choix informatique de six cents pictogrammes représentant des mots ou des concepts. Les voir dialoguer est absolument extraordinaire.

J'ai aussi fait la connaissance d'un autre spécimen, en France, dans un cirque dirigé par Désiré Rech. Il a des chimpanzés et des bonobos. Une des femelles bonobos avait tenu le rôle principal dans un téléfilm, « Carmen » de Jean-Pierre Limosin, en 2005, dans lequel elle s'échappe d'un centre d'étude et va changer la vie de tous ceux qu'elle rencontre. Je suis allé la voir. Elle vous aborde d'une manière presque humaine, c'est impressionnant. Entre ces deux figures emblématiques et les histoires dont m'avait parlé Claudine, j'ai su que j'avais ma matière. C'est en songeant aux formidables aptitudes de Kanzy que j'ai souhaité que l'histoire soit en partie racontée par le bonobo lui-même.

Comment est né le personnage de Béni, héros du film ?

Claudine m'a raconté l'histoire de ce personnage assez exceptionnel. Il y a quelques années, les primatologues de l'Institut Max Planck ont organisé des tests comparatifs entre humains, chimpanzés et bonobos, à un âge où leurs cursus d'évolution sont comparables, donc avant le début de la scolarisation pour les enfants. Les chimpanzés et les humains ont obtenu une moyenne de 5 sur 10 alors qu'elle a été de 0 pour les bonobos. Mais le protocole n'avait porté que sur des bonobos en zoo car les spécialistes ne connaissent que ceux-là. Or, on le sait depuis, en zoo, ils ont tendance soit à déprimer, soit à se laisser mourir de désespoir et n'ont rien à faire des batteries de tests. Les primatologues sont donc allés chez Claudine, dans son sanctuaire de Kinshasa, où les bonobos

vivent en quasi-liberté dans une jungle de plus de trente hectares. Parmi les sujets soumis aux tests se trouvait Béni, qui a obtenu 9 sur 10 ! J'avais trouvé mon personnage principal.

Comme tous ceux qui découvrent les bonobos, vous semblez fasciné...

Sans être un spécialiste, je sais ce que j'ai ressenti à leur contact. J'ignore s'ils sont réellement plus intelligents que les chimpanzés, mais il est certain qu'ils sont plus proches de nous dans leurs comportements. Leur visage exprime toute la palette des émotions, c'est troublant. Leur rire est aussi très impressionnant. Rabelais qui disait que « le rire est le propre de l'homme » ne les avait pas rencontrés ! Prendre des fous rires avec les bonobos est une expérience assez incroyable.

Leur structure sociale est pacifique et harmonieuse. Ils sont moins violents que nous et que les chimpanzés. En les observant, on découvre une société très structurée, riche de toutes sortes de rapports. Pour de nombreuses raisons, il serait vraiment catastrophique qu'ils disparaissent. Ils sont aujourd'hui victimes de l'histoire tragique du Congo, et j'espère que mon film aidera aussi à sensibiliser les gens à leur sort et au travail de préservation accompli par Claudine. Les bonobos sont un peu le chaînon manquant de notre évolution. Leur développement est lui-même extraordinaire. On ne les trouve que dans cette forêt marécageuse ensermée entre une boucle du fleuve Congo et la rivière Kasai, située plus au sud. Dans cet isolat, il y a environ trois millions d'années, ils sont peu à peu devenus une espèce à part. Leur histoire est passionnante, les rencontrer aujourd'hui est un vrai choc qui nous interpelle sur notre histoire et nos civilisations.

Comment avez-vous structuré votre histoire ?

J'ai d'abord travaillé seul, puis avec plusieurs personnes, notamment Philippe Calderon. Mon objectif était de restituer et de partager mes deux découvertes, celle de Claudine et de son sanctuaire et celle des bonobos. Même si la tentation était grande de scénariser encore plus un destin de bonobo, nous risquions de perdre la vérité de ce qui les rend si attachants et si importants. Nous avons donc décidé de recentrer l'histoire sur la découverte d'une espèce hors norme à travers l'histoire emblématique de Béni, en parallèle avec un destin

exceptionnel, celui de Claudine. J'ai d'abord fait deux ou trois repérages dans le nord du Congo et discuté de tout cela avec Claudine, qui préparait les premiers retours de ses pensionnaires à la vie sauvage. Le tournage a commencé en janvier 2008. Une première fois pendant cinq semaines, une seconde fois quatre semaines. La production s'est un peu compliquée suite au désistement d'un coproducteur canadien, mais avec la matière que nous avons, nous avons pu retomber sur nos pattes. Jean-Pierre Bailly a rejoint le projet et tout est reparti. Nous sommes retournés tourner en septembre dernier pour trois autres semaines.

Votre film retrace le destin de Béni, de sa capture par les braconniers à sa remise en liberté après qu'il a grandi au sein du sanctuaire de Claudine. Comment avez-vous recréé cette vie complète ?

Il ne s'agissait pas de dresser ou d'obliger les bonobos. Nous devons capter ce qu'ils offrent en nous attachant à illustrer l'histoire écrite. Le personnage de Béni est interprété par cinq bonobos aux différents âges clés de son existence. Ce n'est pas du documentaire, mais ce n'est pas tout à fait de la fiction non plus. Il y a ce que nous voulions pour l'histoire et tout ce que les bonobos nous ont apporté d'imprévu et qu'il était intéressant de valoriser. Les liens avec le personnel soignant, les jeux, nous ont offert des moments drôles et souvent très émouvants.

Le résultat est aussi spectaculaire qu'atypique. Que souhaitez-vous offrir aux spectateurs ?

L'idée est de raconter une belle histoire qui rejoint la réalité. Le destin de Béni nous permet de découvrir son espèce et le formidable projet de Claudine.

Votre carrière vous a amené à tourner sous toutes les latitudes et dans toutes les conditions. En quoi ce projet était-il particulier pour vous ?

Convaincre les producteurs de s'engager dans mon univers était plus difficile que pour un documentaire. Autre difficulté, même si j'ai emmené sur ce tournage des chefs opérateurs très doués que je connaissais bien, nous ne tournions pas de la même façon. Nous n'avions ni la souplesse ni la liberté que l'on peut

trouver sur un documentaire. Nous étions à la recherche de choses précises pour raconter l'histoire. Cela n'a pas simplifié le tournage. J'étais dans la mise en scène mais sans pouvoir diriger les acteurs. Ce fut une expérience !

Sandrine Bonnaire est narratrice du film. Comment avez-vous travaillé avec elle ?

J'aime sa voix et ce qu'elle apporte au rythme et à la sensibilité du film. Je trouve en plus que Sandrine a des points communs avec Claudine. L'une comme l'autre ne s'engagent pas au hasard. Elles font preuve d'intégrité, de sincérité. Les réunir dans ce film a du sens.

Ce premier film vous a-t-il conforté dans votre envie de cinéma ?

J'ai très envie de me remettre rapidement à l'écriture. Les dernières années m'ont appris énormément de choses. J'ai découvert les différences entre le cinéma et la télévision et je souhaite pouvoir utiliser les deux pour proposer ce que j'ai envie de faire. J'ai eu la chance de travailler dans différents univers comme l'aviation, l'espace, les vols habités et j'avoue que c'est un autre secteur de découverte et de rencontre où je me sentirais bien.

RENCONTRE AVEC **SANDRINE BONNAIRE** NARRATRICE DU FILM

Comment avez-vous rejoint le projet ?

C'est l'histoire d'un joli hasard. J'étais en tournée à travers le monde pour présenter une rétrospective de quelques-uns de mes films avec Culture France et nous nous trouvions à Kinshasa. J'étais logée à l'ambassade de France, et l'épouse de l'ambassadeur m'a fait visiter Lola ya Bonobo, le sanctuaire de Claudine André, où Alain Tixier se trouvait. J'ai été impressionnée par le parcours et l'action de Claudine, et Alain m'a confié qu'il était à la recherche d'une voix pour la narration de son film. Tout est parti de là, très vite.

Avant de visiter le sanctuaire, connaissiez-vous les bonobos ?

Pas du tout. Ce fut une découverte complète. Je ne connaissais ni leur histoire, ni leurs capacités. Sur place, j'ai appris beaucoup sur eux et leur contact m'a impressionnée. Ils ont vraiment chacun une personnalité. Je me souviens particulièrement d'un bonobo qui, avec sa large carrure et son peu de poils, ressemblait assez à un videur de boîte de nuit. Claudine m'en a présenté un autre, qui m'a serré la main. Hormis une peau légèrement plus rugueuse, la sensation d'une poignée de main d'homme est là. Je lui ai parlé et il hochait la tête, en émettant des sons qui tenaient vraiment d'un dialogue. Ils sont proches de nous à un point qui en devient troublant.

Qu'avez-vous pensé en découvrant le film ?

Je l'ai trouvé joli et très bien fait. Il peut toucher toutes sortes de public, du plus jeune au plus adulte, parce qu'on y trouve à la fois des choses amusantes, spectaculaires, mais tout en apprenant énormément. Alain Tixier a parfaitement su restituer le climat du sanctuaire, la personnalité des bonobos et l'action de Claudine. Pour y être allée, je peux vous dire que l'on reconnaît parfaitement

l'endroit, la vétérinaire, les femmes qui s'occupent des petits, et j'ai même reconnu des bonobos que j'avais rencontrés !

Vous avez fait peu de voix pour le cinéma...

Dans ce registre, c'est effectivement peu fréquent. Le film est entre le documentaire et la fiction. Mon rôle était double, je devais à la fois être la narratrice du film et aussi être la voix de Claudine. Il y avait un ton particulier à trouver, moins distancié que dans le documentaire, et moins dans le jeu que si l'on est uniquement un personnage. Il a fallu ajuster.

Que représente ce film pour vous ?

Depuis longtemps, j'avais envie de faire quelque chose en direction des enfants, et ce projet-là correspond parfaitement. Il peut les distraire tout en les enrichissant et en leur faisant découvrir non seulement une espèce fascinante, mais aussi le parcours d'une femme qui est un magnifique exemple. Claudine a raison lorsqu'elle considère que la meilleure protection des espèces, celle des bonobos en particulier, passe par l'éducation. Ce film s'inscrit parfaitement dans cette démarche, avec une composante de divertissement en plus.

Pour moi, ce fut une expérience heureuse, au service d'un sujet qui me touche, et dans un pays et une ville, Kinshasa, que j'aime. Après avoir découvert le sanctuaire, je suis revenue nourrie de cette rencontre. Je crois que le film peut permettre à tous les publics de faire le même voyage, et peut-être d'aider Claudine et les bonobos.

RENCONTRE AVEC **JEAN-PIERRE BAILLY** PRODUCTEUR

En plus de vingt ans, à travers sa société, MC4, Jean-Pierre Bailly a produit plus de 1600 heures de documentaires sur la nature, des films animaliers, des magazines sur l'environnement, des reportages de découverte et d'aventure, largement diffusés à travers le monde. Passionné par les relations entre l'homme et la nature, il a prolongé son travail au cinéma où on lui doit notamment la production de films comme LE DERNIER TRAPPEUR et LOUP de Nicolas Vanier, ou LES ANIMAUX AMOUREUX de Laurent Charbonnier.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Le film recoupe totalement mes centres d'intérêt, et c'est assez naturellement que le projet a trouvé un écho en moi. Je connais Alain Tixier depuis 1984. J'ai produit cinq ou six de ses documentaires pour l'émission « Les Carnets de l'aventure ». Il a travaillé pour « Ushuaïa », moi également un peu. François Calderon a été le premier producteur à s'engager sur ce film et c'est avec lui qu'il a été initié. Lorsque le coproducteur canadien les a lâchés, ils se sont tournés vers moi. Entre le sujet du film et les gens qui y étaient impliqués, j'ai eu envie de m'y investir et j'ai fait mon possible pour lui permettre de continuer. Sur ce film, je connais aussi beaucoup de techniciens avec qui j'ai eu l'occasion de travailler par ailleurs. Cela devenait presque un projet familial.

Prendre le train en marche est assez particulier pour vous. D'habitude, vous êtes à la base de vos projets.

J'aime effectivement la phase où, sur l'idée d'un auteur, on échange, on travaille, on triture avant d'arriver à un projet viable. Le cas de BONOBOS était particulier puisque le projet était déjà lancé et que des images existaient. J'ai essayé d'être un regard neuf, d'apporter un second souffle, de recréer

une dynamique pour aboutir le projet. C'est ainsi que j'ai retrouvé ma place et que le réalisateur a pu trouver un nouvel élan. Alain a passé quatre ans de sa vie sur ce projet, et moi un an. C'est une genèse assez rapide par rapport à ce que je vis habituellement. Nicolas Vanier et moi avons eu l'idée de LOUP quatre ans avant sa sortie, et il en fut de même pour LES ANIMAUX AMOUREUX et LE DERNIER TRAPPEUR. J'ai pu concentrer mon énergie sur une période plus courte pour BONOBO.

Qu'est-ce qui vous a tenté dans ce projet, qui n'est pas un documentaire animalier mais à la fois un parcours humain et la découverte d'une espèce ?

Le pur film animalier est un genre magnifique, mais je m'intéresse davantage à la relation homme/animal. Il y a ici une double histoire, avec celle de cette femme, Claudine André, qui a passé vingt ans de sa vie à sauver les bonobos contre vents et marées. J'ai découvert son parcours dans son livre (« Une tendresse sauvage » chez Calmann-Lévy), et je l'ai rencontrée à deux reprises. Nous nous sommes aussi longuement parlé au téléphone. C'est une personne hors norme qui, avec beaucoup d'humilité, a accompli quelque chose d'insensé. Elle a commencé par sauver un bonobo, puis deux, et ce fut le début d'un engrenage qui, loin de la détruire, l'a aussi construite. Depuis vingt ans, elle assume, se bat comme une lionne pour sauver ses bonobos ! Claudine André est une femme qui redonne foi dans l'humain et ce qu'il est capable d'accomplir. Parallèlement à son action, il y a aussi l'histoire des bonobos, cette espèce en voie de disparition. Ce sont des êtres à part, incroyablement proches de nous, méconnus. Au-delà de la réalité scientifique, ils sont aussi émouvants, facétieux. Le film offre à la fois l'émotion, le ludique et la découverte. Pour les enfants, pour la famille, j'y retrouve mes ingrédients de base, tout ce que j'essaie d'apporter au public. C'est une magnifique histoire entre l'homme - une femme en l'occurrence - et la nature.

Que saviez-vous des bonobos avant ? Quelle connaissance vous a apportée ce film ?

Lorsque l'on produit des films sur la nature depuis presque trente ans, on finit par en savoir beaucoup, et je connaissais l'existence des bonobos avant ce film.

Mais finalement, on sait tout sur tout et rien sur rien. Le film et l'expérience de Claudine André m'ont énormément appris. On ne se contente pas de les découvrir, on vit un peu avec eux. A chaque fois que je revois ce film, je découvre de nouvelles choses.

Comment définiriez-vous le travail d'Alain Tixier ?

Il fait partie de ces réalisateurs - je dirais même metteurs en scène bien qu'il n'y ait pas vraiment d'acteurs - qui maîtrisent toutes les phases de la création d'un film. Son expérience et son esprit lui permettent de jongler avec cela. Le long métrage est nouveau pour lui, mais nous étions un bon groupe autour de lui pour l'accompagner.

Qu'espérez-vous apporter au public ?

Je tiens beaucoup à cette relation entre l'humain et la nature. Je crois essentiel de montrer qu'un individu peut se consacrer à une espèce autre que la nôtre. On pourrait jouer le cynisme : après tout, quelle importance s'il n'y a plus de bonobos dans le monde ? Certains diront que cela ne nous empêchera pas de vivre ! Pourtant, cette symbolique-là est forte. Ce qui se passe en Afrique nous concerne. Le film est une façon ludique et légère de sensibiliser à un problème crucial. Il apporte un autre regard sur une espèce méconnue et sur l'action que nous pouvons avoir vis-à-vis de la nature. Combiner l'émotion à la connaissance est une bonne équation.

MC4

MC4 a été créée en 1986 et a produit plus de 1600 films et documentaires.

Essentiellement dans les domaines de la nature et de la découverte pour le cinéma et la télévision.

Pour le cinéma MC4 a récemment produit « Le dernier trappeur » de Nicolas Vanier (TFM), « Les animaux amoureux » de Laurent Charbonnier (TFM), « Sunny et l'éléphant » de Frédéric Lepage et Olivier Horlait (Studio Canal) et « Loup » de Nicolas Vanier (Pathé). Deux nouveaux long-métrages sont en développement.

Pour la télévision avec la plus part des chaînes, Arte, TF1, France 2, France 3, France 5, Canal +, RFO, Planète, Ushuaïa TV, Styliya, Voyage, Seasons, AB, Equidia.

Parmi celles-ci, « Les Alpes vues du ciel » de Jean Afanassieff 5 x 52' pour Arte, « Chambord » 52' de Laurent Charbonnier pour France 2, « Tara Océans » 4 x 52' pour Planète Thalassa et le CNRS Images, « Le cheval de l'Everest » de Bernard Germain pour France 5 et Equidia, « Contre vents et marées » de Jean-Roch Meslin pour France 3 et Ushuaïa TV.

Ces productions ont connu pour la plus part une bonne carrière à l'international.

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur Alain TIXIER

Scénario Alain TIXIER
Philippe CALDERON
Guillaume VINCENT

Librement adapté d'une idée originale de Claudine ANDRÉ
et de la véritable histoire de Béni

Texte Alain TIXIER
Dominique KUGLER
Guillaume ENARD
Avec les voix de Sandrine BONNAIRE
Emmanuel CURTIL

Musique originale composée et arrangée par Jean Baptiste SABIANI

Produit par MC4
Producteur délégué Jean-Pierre BAILLY
Producteur associé François CALDERON
Coproduit par MC4
SND

Avec la participation de TPS Star et du Centre National du Cinéma
et de l'image animée

Directeurs de production	Benoit TSCHIERET Caroline MARET
Directeurs de la photographie	Patrice AUBERTEL Christian GAUME Damien CHATARD
Chef Monteuse	Laurence BUCHMANN
Ingénieur du son	Christian CHAUVIN
1 ^{er} Assistant Réalisateur	Judith HAUSSLING
2 ^{ème} Assistant Réalisateur	Antoine TIXIER
Régisseur général	Hugo METZ
Régisseur en RDC	Georges ABRANCHES
Chefs-Machiniste	Joan BANSILLON
Photographes de plateau	Damien CHATARD Nicolas JOUVIN Renaud FULCONIS
Studio de Mixage	Piste Rouge
Mixage	Fabien DEVILLERS
Montage son	Michael CAILLY
Bruitage	Florian FABRE
Laboratoire	CINE DIA
Matériel caméra	TRANSPACAM
Matériel son	TAPAGES
Partenaire	BONOBO JEANS
Ventes Internationales	SND

FICHE ARTISTIQUE

Avec la voix off de Sandrine Bonnaire
Et de Emmanuel Curtil dans le rôle de Béni

Entretiens : Pascale & Gilles Legardinier
Visa d'exploitation : 118 602

NOTES



GROUPE M6

89, av. Charles de Gaulle

92 575 Neuilly sur Seine

Tél. : 01 41 92 66 66